

LA CLÉ DE NOS SECRETS

Luc Baguet

Éditions ThoT
SF & Fantasy

Luc Baguet est né en 1971 à Cologne. Marié et père de deux enfants, il habite Arquennes, un petit village belge où il pratique la médecine générale. Après *La nuit de la libellule*, l'auteur signe ici son second roman, *La clé de nos secrets*. Les rêves ont été une grande source d'inspiration pour ses deux ouvrages, c'est donc logiquement qu'il a décidé de s'interroger sur leur signification. Sont-ils de complexes élucubrations électriques de nos cerveaux ou bien, si réalistes parfois, cachent-ils tout simplement la clé de nos secrets ?

*À tous les membres de ma famille,
passés, présents et futurs.
Ainsi qu'à tous ces gens qui peuplent nos nuits
et que nous ne reconnaissons plus,
aussitôt que le jour se lève.*

*Qui trouve un sens à la mort, trouve un sens à la vie.
Les deux vont ensemble et sont indissociables.
Pour qui n'y trouve aucun sens, l'amour devrait suffire...*

Prélude

Une bise froide lui pinçait les jambes en s'engouffrant sous sa jupe. Des larmes de rage et de chagrin mélangés coulaient jusque dans son cou. Elle regretta ses chaussures de travail, plus commodes pour arpenter le chemin caillouteux à flanc de montagne qui la menait chaque jour là-haut, sur le barrage. Mais Katarina n'allait pas travailler, c'était même son jour de congé. Ce qu'elle avait découvert la veille lui avait glacé le sang, et elle pouvait encore à peine y croire. Pourtant les faits étaient avérés ; il fallait maintenant qu'elle en obtienne les dernières preuves et disparaisse ensuite pour ne nuire à personne, et surtout pas à son enfant, même si le prix à payer était peut-être de ne jamais le revoir. Alors que le sentier devenait plus étroit en quittant le bois pour serpenter dans les prairies d'altitude, elle ressentit un choc dans son dos suivi d'une petite douleur entre les omoplates, comme si le sort s'acharnait, appuyant encore davantage sur son

désespoir. Elle se retourna, mais ne vit rien ni personne. Un deuxième projectile l'atteignit en pleine poitrine et retomba à ses pieds. Elle le ramassa : une pomme de pin ! Le fruit n'avait pas pu tomber d'un arbre puisqu'elle marchait hors du bois. Elle fit courageusement quelques pas en arrière, mais constata qu'elle était seule. Seule avec son secret, seule avec son chagrin. De toute façon, elle n'avait pas de temps à perdre à pourchasser un canardeur fantôme ; elle s'était fixé un but et ne dérogerait pas à sa décision. C'était la fin d'un temps, la chute d'une époque qu'elle avait crue heureuse. Quoi qu'il pût en coûter, elle devait agir, sa conscience le lui ordonnait...

Les lettres d'Oleg

De longues mains à la peau parcheminée, veinées comme le delta de l'Amazone, saisirent le coffret en bois dissimulé dans la commode depuis qu'elle habitait là. Avec autant d'émotion qu'à chaque fois qu'elle extrayait la boîte de sa cache, la vieille dame décrocha la petite clé d'argent qui pendait autour de son cou et déverrouilla la serrure. Le contenu y était bien rangé : l'étui de velours noir qui contenait le cristal et les lettres d'Oleg jaunies par le temps, pliées soigneusement en quatre.

Elle replaça délicatement le petit sac en tissu dans le coffret, puis, presque religieusement, déplia le premier pli du tas et entreprit de relire une fois de plus la correspondance.

Comme à l'habitude, une foule d'images surgirent du passé et une vague de frissons l'envahit dès les premières phrases.

15 mai 1939

Ma très chère Katarina, je ne trouve pas les mots justes pour te décrire ce que je découvre ici chaque jour ! L'Afrique est peut-être trop belle pour être racontée. Bien entendu, le travail sur le barrage occupe mes journées, et avec le soleil qui frappe et une chaleur parfois à la limite du supportable, je ne dirais pas que ce boulot est de tout repos ; mais le soir, la nuit ou les jours de relâche, j'ai parfois l'impression de vivre un rêve éveillé ! J'aimerais tant partager cela avec toi ! Jeudi passé, j'ai approché des girafes avec un jeune homme du village d'aval ; tu te rends compte ? Des girafes ! Elles me toisaient de toute leur hauteur, comme pour me dire : tu ne nous impressionnes pas le moins du monde, petit homme insignifiant ! Ce garçon m'a permis de voir des zèbres, de magnifiques gazelles et même quelques lionnes ! Il est devenu mon ami en quelque sorte. Et bien que je ne comprenne pas un traitre mot de ce qu'il me raconte, il continue à bavarder, sans cesse ! J'ai un peu de mal à m'intégrer dans l'équipe, car personne ne parle notre langue et les Français me charrient en m'appelant « le Ruskov ». Mais ne t'inquiète pas pour moi ; il y a pas mal de bons moments et malgré tout, je ne regrette pas que la VIEC m'ait envoyé ici, à la place de Fedya. Si ce

cornichon ne s'était pas stupidement blessé au dernier moment, à l'heure qu'il est, je serais probablement dans tes bras ! Même si elle m'éloigne tant de toi, c'est une expérience unique que je ne pouvais pas rater ; et quand je reviendrai, nous aurons de quoi vivre avec un peu plus de confort ! Je t'emmènerai voir Moscou, comme je te l'ai promis !

Le barrage monte lentement, mais les délais seront respectés, je pense. Tu me manques, ma chérie ! Embrasse le petit pour moi ; dis-lui que je pense très fort à lui...

*Tendrement,
Oleg.*

6 juin 1939

Ma chérie, nous avançons plus vite que prévu ! Un ingénieur a trouvé un procédé pour mélanger le béton plus rapidement : je ne sais pas si c'est une bonne ou une mauvaise nouvelle, car il sèche trop vite à mon goût ! Évidemment, ce n'est pas à moi qu'on demandera un avis... L'ambiance est meilleure avec les collègues et je me sens en pleine forme ! Je suis si bronzé que tu ne me reconnaîtrais peut-être pas ! Hadi, mon ami du village, m'a invité chez lui pour le dîner, en compagnie de son

épouse, de ses parents et du chef de leur clan. C'était délicieux et, crois-moi, j'ai passé un moment magique dans cette case, au beau milieu de la forêt. Nous avons « discuté » jusque tard dans la nuit. Si les langages ne le sont pas, le rire et la bonne humeur semblent universels...

Leurs fruits sont succulents et les déguster à la lueur d'une flamme avec tout autour la jungle et les cris de sa vie nocturne était une sensation incroyable !

J'ai hâte de te voir et de te serrer dans mes bras ! Peut-être qu'un jour, je pourrai t'emmener ici pour te faire découvrir ce que j'y ai vu ! J'espère ne pas trop te donner la sensation de me trouver ici tel un touriste en vacances, mais j'ai tendance à ne sélectionner pour toi que les meilleurs moments !

Je t'aime et je pense à toi,

À bientôt,

Oleg.

9 septembre 1939

Désolé de t'avoir moins écrit ces derniers temps, mais avec les premiers essais de remplissage du bassin, je n'ai pas eu beaucoup de temps à moi. Hormis quelques

problèmes techniques sans gravité, le travail avance bien. Je suis triste de voir déguerpir tous ces animaux à qui l'eau montante vole la forêt; Hadi l'est également, mais nous savons tous deux que le lac de rétention sera un plus pour les peuples qui vivent ici en leur apportant les réserves d'eau pour la saison sèche et l'électricité. Mais je suis stupide de te parler de ça comme si tu n'y connaissais rien !

*Tendrement,
Oleg.*

24 octobre 1939

Ma chérie,

Comme j'ai pu te l'écrire par télégramme, ici c'est la désolation ! Une catastrophe d'une telle ampleur est indescriptible ! Ma tristesse est immense.

Nous étions au village, les contremaîtres et quelques ouvriers spécialisés, dont moi, avec les chefs de tribu. Tout était fini, le lac presque à niveau...

Alors que nous discussions dans la bonne humeur, un craquement impressionnant telle une explosion nous a figés sur place; chacun avait compris que quelque chose de grave s'était produit. Dans un grondement

assourdissant, la terre s'est mise à trembler, le feuillage des grands arbres a commencé à tressaillir, puis à vrombir comme un essaim de millions d'abeilles. Il ne restait qu'une chose à faire : courir se réfugier au plus vite sur les hauteurs, fuir la cuvette dans laquelle une vague gigantesque n'allait pas tarder à s'engouffrer. Quand elle déferla du haut, arrachant les manguiers et les arbres à pain comme des mauvaises herbes dans un vacarme apocalyptique, charriant des blocs gros comme des automobiles, j'ai compris qu'il ne resterait rien du village ! Les gens hurlaient, courant dans tous les sens pour prévenir et sauver les leurs : c'était l'horreur à l'état pur, la fin du monde !

Je m'étais réfugié sur un rocher, avec le chef du village et une dizaine d'hommes et de femmes que nous avons pu secourir ; le bruit de la vague nous assourdissait de plus en plus ; elle se rapprochait beaucoup trop vite et les malheureux qui ne pouvaient quitter leurs cases allaient être emportés dans un tourbillon mortel.

C'est alors que la femme du chef en s'étranglant dans un sanglot hurla :

— Où est Douma ?

— Il n'est pas avec toi ?

— Il dormait, je l'ai laissé dans son lit puisque tu étais au village !

Je savais où était située leur case et je t'avoue que je n'ai pas réfléchi un instant : j'ai couru, aussi vite que j'ai pu. Je ne pouvais laisser ce bébé mourir englouti par les eaux. Le sol craquait, on percevait le souffle qui précède la vague, les toits de chaume commençaient à se disloquer, des branches volaient.

Malgré le bruit, j'ai entendu les pleurs de l'enfant. Crois-moi, je n'ai eu que le temps de le saisir, de bondir hors de la maison en terre et courir à nouveau, sans me retourner. J'entendais derrière moi, s'envoler les toitures, s'écraser les habitations, hurler le bétail et les pauvres qui n'avaient pas fui à temps, mais je courais, car c'était notre seule chance de salut, au petit et à moi.

Il n'y a pas de mots pour décrire, malgré toute cette désolation autour de nous, la joie de cette femme de pouvoir serrer dans ses bras son enfant sain et sauf.

Que pouvons-nous faire d'autre à présent que d'aider ces malheureux qui ont tout perdu ? Treize personnes sont mortes et huit ont disparu. Je ne sais pas encore quand je rentrerai, mais il m'est impossible de tout quitter pour l'instant : je n'ai que deux bras, mais ils sont indispensables ici. En espérant que tu me comprendras,

*À très bientôt,
Ton mari qui t'aime.*

La vieille dame soupira, puis replia soigneusement les lettres et les remit en place. Elle fit rouler le petit sac au creux de sa paume : combien de fois avait-elle tenté, sans aucun succès, de modifier le sort de celui qui avait bercé les dix premières années de sa vie ? Elle ne l'avait pas oublié et elle ne l'oublierait jamais, c'était une certitude ; elle l'avait trop aimé pour cela. Elle avait fait sa vie, épousé un homme bon et aimant, mais ce petit garçon était imprimé en elle, comme s'il faisait partie intégrante de la composition de son ADN. Elle sourit en se rappelant son visage rieur et ses grands yeux malicieux quand il lui attribuait de petits noms gentils. Non, jamais elle ne l'oublierait et elle continuerait de son mieux à tout faire pour le retrouver, jusqu'à son dernier souffle.